

Le Régiment des Trois-Rivières a plusieurs victoires à son crédit

Depuis un an il fait la lutte avec la huitième armée britannique — Ce régiment, commandé par un Montréalais de langue française, fait parler de lui avec raison

Avec les Canadiens en Italie. (Par le capitaine Yvon Beaulne, des relations extérieures de l'armée) — Depuis un an, le régiment blindé des Trois-Rivières a appuyé toutes les offensives de la 8e armée. Il a participé à l'avance canadienne en Sicile, passé le Sangro et le Moro, combattu aux abords d'Ortona, changé en victoire la lutte incertaine de Termoli en volant au secours de la brigade irlandaise, percé la ligne Gustav avec les mahrattes, défoncé la ligne Hitler avec le 22, pourchassé le boche en Romagne, en Ombrie, sur les bords du lac Trasimène et dans les collines toscanes, douces et rondes comme les Laurentides.

Toutes les provinces y ont des fils et les volontaires du Québec y font bon ménage avec leurs camarades qui sont venus grossir leurs rangs des quatre coins du pays. Le noyau, cependant, reste trifluvien. Le colonel, un Montréalais de langue française, sourit lorsqu'on s'enquiert des problèmes suscités par la réunion de ces éléments divers: "Voyez notre palmarès, répond-il. Quand on se bat, on ne s'occupe pas de chicaneries raciales ou politiques."

Le capitaine Alphonse Minville, de Winnipeg, aumônier de l'unité, à la demande générale, accorde la sépulture à tous les morts sans distinction de croyance. La réflexion du soldat Paul Paradis, 1520 Davidson, Montréal, donne le ton aux impressions des troupiers: "Les protestants disent qu'ils ne pourraient pas choisir un meilleur curé".

Il y a quelques jours, le padre a fait un prisonnier dans une rue de Montevarchi, à mi-chemin entre Sienna et Florence. "Cela s'est passé le plus naturellement du monde, explique-t-il modestement. Nos gars avaient bataillé pendant deux jours aux abords de la ville et en avaient chassé l'ennemi. Entre chien et loup, je me suis aventuré dans la place en compagnie du sergent Roger Huard, de St-Denis sur Richelieu, que les troupiers surnomment Gestapo, parce qu'il dirige la police des escadrons. Comme nous revenions de notre pro-

menade, le long des maisons vides, l'artillerie allemande s'est mise à tonner et nous nous sommes aplatis contre un mur sous un déluge d'obus. Nous attendions à couvrir l'accalmie qui nous permettrait de rallier nos gens lorsqu'un boche a surgi devant nous, les mains levées et s'est livré à moi. Il m'a raconté qu'il était Espagnol et que les Nazis l'avaient conscrit à Berlin, où il étudiait. Ils l'avaient laissé à Montevarchi pour couvrir la retraite."

Le mois dernier, près de Tivoli dans un hameau enlevé par les chars trifluviens, des paysans lui ont fait cadeau d'un Fritz trainard que le repli précipité de ses compagnons avait distancé. Les Italiens l'avaient ficelé pour l'offrir à l'aumônier en gage d'amitié envers les Alliés.

Le capitaine Minville décline les compliments qu'on lui adresse sur sa capture: "Je ne me suis pas donné grand mal puisqu'ils se sont rendus". Les officiers du régiment lui rappellent en vain que c'est pourtant la façon habituelle des prisonniers.

Le major Frank Johnson, des Trois-Rivières, parfait bilingue, commande un escadron presque entièrement tiré de la région mauricienne. Le sergent-major Jean-Louis Bruneau, des Trois-Rivières, contrôle le ravitaillement en carburant, en vivres et en munitions. Son adjoint, le quartier-maître René Charette, de Verdun, surveille les magasins. Les troupiers Henri Dumas, Cap de la Madeleine, Gérard Desjardins, Acadien de la Côte-Nord, Germain Campeau, de Montréal, Alide Blais, de Grand-Mère, Léo Bonnier, de Montréal, Armand Desfossés, des Trois-Rivières, Georges Petite, de Bas-d'Or, Cap Breton, et Armand Laberge, de Montréal, conduisent les camions d'approvisionnement. Le cuisinier Maurice Lamarre, de Montréal, compose de savantes fricassées dès que les troupes jettent l'ancre. Pendant l'attaque on se nourrit de conserves. Le caporal suppléant Jean Lalonde, 231 Saint-Joseph, Montréal, enregistre les arrivées et les départs, les renforts et les pertes. Le chauffeur Oscar Mailhot, des Trois-Rivières, que ses 42 ans consacrent le doyen du groupe, connaît par coeur les noms, prénoms, emplois, défauts et qualités de ses copains anciens et nouveaux. C'est l'historien de l'escadron. Le caporal Adrien Juteau, de Montréal, le caporal suppléant Charles Deslauriers, des Trois-Rivières, veillent au bon fonctionnement des instruments de précision. Le sergent Marcel Léonard, de Montréal, succède au sergent Roland Jetté de Québec, qui assume le commandement d'une troupe, comme directeur du transport. Le troupier Lucien Villemure, de Shawinigan, alterne aux écoutes d'un poste de T.S.F. avec le troupier Jean Massey "Giovanni", comme l'appellent ses amis, maître es langues et interprète de la bande.

Les conducteurs de chars ont amassé un bagage d'aventures qu'ils déballetent volontiers pendant les nuits d'attente. Le caporal suppléant Lucien Brunet, de Montréal, les troupiers Roger Poirier, des Trois-Rivières, Jean Genest, 2310 Lafontaine, Montréal, relatent des incidents à donner la chair de poule. Ce dernier, par exemple, doit la vie à un franc-tireur allemand. Au cours d'une poussée, comme il s'engage dans un chemin creux, une rafale de mitrailleuse ricoche sur la cuirasse. Fortin stoppe. Un instant plus tard un obus éclate à vingt mètres devant lui.

Pour l'ennemi en haleine, le régiment des Trois-Rivières a besoin de montures fraîches. Les dépôts de renouvellement, lors d'une poursuite, restent trop loin à l'arrière pour remplacer immédiatement les véhicules démolis.

Le sergent Léopold Perreault, 350 St-Alexandre, Longueuil, mécanicien d'expérience, dirige l'atelier mobile chargé de cautériser les blessures des voitures blindées. Il sait depuis longtemps tous les secrets du métier. A moins que le char ne soit réduit en un monceau de ferraille, il peut sur-le-champ effectuer les réparations nécessaires. Lorsque les dommages paraissent trop graves, la carcasse passe aux ateliers de deuxième ligne.

A ses ordres, il a le caporal suppléant Honorius Lebel et le troupier Georges Prénévost, tous deux des Trois-Rivières, les troupiers Jean Lavigne, de Verdun, et Paul Paradis, de Montréal.

Récemment, après un après-midi de soleil, le détachement se baignait dans la rivière Elsa, quand une paysanne essoufflée avertit le sergent Perreault que des Allemands se décreassaient dans le même cours d'eau à une centaine de mètres en amont. Le temps de passer son pantalon et d'armer ses gens, les nazis avaient disparu. Au soir, le petit groupe s'établissait dans une maison abandonnée de Montevarchi. Le village silencieux semblait sans âme. On n'a pas mis de temps toutefois à dénicher une patrouille ennemie aux aguets dans une villa voisine. Nos gars ouvrent le feu et mettent les tirailleurs en fuite. Ça nous a coûté un feu d'artifice, conclut le sergent Perreault.